Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 21

Artikel: La fête du village
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196264

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nommer laitière de Montreuil. Mme Elisabeth leur fit bâtir une cabane dans son jardin, monta leur petit ménage et les attacha tous deux à son service. Alors Jaques ne soupira plus et trouva que Marie avait apporté avec elle la Suisse tout entière à Montreuil. Mme de Travanet composa à cette occasion les paroles et la musique de la romance intitulée : *Pauvre Jaques*. L'air, les paroles et l'anecdote coururent la ville, et l'on s'attendrissait au récit de cette idylle transportée des montagnes de la Suisse dans les jardins de Montreuil. La louange publique n'oublia pas la princesse qui avait fait le bonheur de ces deux enfants de la Suisse.

Malheureusement, Mme Elisabeth fut victime de la Révolution. Liée au sort du roi et de la reine, elle fut enfermée au Temple et mourut sur l'échafaud le 9 mai 1794. La femme de Jaques, si dévouée à sa bienfaitrice, fut aussi mise en prison. Jaques trouva le moyen de fuir et de retourner plus tard en France pour tenter d'arracher sa chère épouse à la mort. Son courage fut couronné de succès; il obtint sa mise en liberté et la ramena dans le canton de Fribourg.

C'est le 26 mai 1789 qu'avait eu lieu le mariage de Jaques et de Marie.

On lit sur les registres de la paroisse de Saint-Symphorien, où ils reçurent la bénédiction nuptiale, que le mari se nommait Jaques Bosson et la femme Marie-Françoise Magnin, tous deux natifs de Bulle, canton de Fribourg, Suisse.

Napoléon intime

M. Taine, l'éminent historien, dont on peut ne pas partager toutes les opinions, mais dont les travaux ont une extrême importance, a, à diverses reprises, étudié la figure de Napoléon Ier, en qui il a vu pour ainsi dire un homme d'une autre époque que la sienne, un survivant des aventuriers du quinzième siècle.

On n'a pas oublié, sans doute, que la sévérité de ses jugements émut le prince Napoléon, qui lui répondit par un livre très vif, mais sans aucune portée philosophique, car ce n'était qu'une apologie passionnée du terrible destructeur d'hommes.

Au cours d'une nouvelle étude sur Napoléon, M. Taine a été amené à traiter une question assez piquante.

Certes, il a de plus hautes visées que de relever ces détails, mais nous retiendrons, comme une chose curieuse, cette partie de son travail.

Il montre un Napoléon intime... incroyablement goujat (c'est, à la vérité, le seul mot qui convienne); ce dédain de toutes les règles de la bienséance, M. Taine incline à le croire voulu, comme pour corroborer ce mot célèbre de l'Empereur, en une de ses heures de fol orgueil : « Je suis à part de tout le monde, je n'accepte les conditions de personne ».

Et on voit, dans ce chapitre, d'après les Mémoires encore inédits du comte Chaptal, Napoléon semblant s'attacher à repousser le Code vulgaire de la civilité extérieure, rompant intentionnellement avec les plus élémentaires usages de politesse.

« Le bon goût, disait une fois Talleyrand, dans une de ses boutades, est son ennemi personnel; s'il pouvait s'en défaire à coups de canon, il y a longtemps qu'il n'existerait plus ! »

* * *

Ces notes inédites de Chaptal relèvent d'étonnants petits faits.

Uu jour, dans un bal de l'Hôtel-de-Ville, on lui présente une jeune femme, qui avait une grande réputation de beauté.

Elle faisait son compliment à l'Empereur

Napoléon l'arrête, la toise, la regarde dans les yeux et s'écrie :

— « Ah ! bon Dieu, on m'avait dit que vous étiez jolie ! »

Et il passe.

Cet affront public, sans raison, sans excuse, causa à la malheureuse femme, stupéfaite, une abominable crise de nerfs.

Une autre fois, à un bal de la Cour, un vieillard s'incline, en voyant passer le souverain, et manque de perdre l'équilibre. Napoléon s'approche de lui, et se met à sourire :

— « Allons, fait-il, vous n'avez plus beaucoup de temps à vivre ! »

Il y a des traits nombreux qui attestent cette sorte de méchanceté réfléchie, son besoin de tyrannie en tout.

Un jour, il y avait dîner d'apparat aux Tuileries. L'Empereur avait à sa table quinze de ses grands dignitaires toujours un peu inquiets de cet honneur, car ils connaissaient les bizarreries d'humeur du « maître ».

On prend place, et les valets servent le potage.

Aussitôt, Napoléon se lève et déclare le dîner terminé.

Il prenait ainsi un plaisir, qui semble absurde, à exercer son despotisme dans les plus petites choses.

* * *

Un soir, il y avait aux Tuileries un cercle de dames, dont plusieurs étrangères, récemment arrivées à Paris.

C'était la société la plus choisie et la plus raffinée.

Napoléon paraît, ne leur adresse aucun salut, répète, dix fois de suite : « Il fait chaud ! » et il se retire les laissant stupéfaites.

Découvrait-il par hasard, de ses yeux perçants, une intrigue, il ne tardait pas à mettre le mari au courant d'une situation qu'il eût peut-être toujours ignorée, et il le faisait avec une sorte de férocité, comme pour jouir du chagrin du malheureux époux trompé.

Il n'était pas plus discret, au reste, en ce qui concernait ses propres conquêtes.

Une fois, le Ministre des Cultes, Portalis, vient au Conseil, le visage ravagé. Interrogé, il déclare qu'il vient de perdre un de ses parents les plus chers. Napoléon n'a pas un mot banal de condoléances; il hausse les épaules et il dit : « Cela m'est bien égal ! »

Ces notes de Chaptal sont bien caractéristiques. C'étaient des observations faites sur le moment. Elles ont tout l'accent de la vérité.

Il y avait, chez Napoléon, comme un besoin d'une attitude agressive, comme une joie d'offenser.

Ce Napoléon intime aide à comprendre le Napoléon de l'histoire.

Lè dou marghelî.

— Dis-mè vâi, Jean-Louis, est-te bin zu lo meti stu l'hiver ?

— Na, pardieu, mauvaise annâïe, né presque min zu dè môo et lo pou que l'âi a zu l'étâi ti d'âi poûro diabllio. Et tè, François, c'ein va-te mî pè tsi vo ?

— Ouai !... peindeint l'hiver qu'on arâi lo teimps, n'ein n'a pas pî ion que volliè sè décida dè parti; mâ pas petou que pu coumeinci d'allâ après la tourbe, clliau bougro déménadzont coumeint dâi sorciers.

La Monnaie.

La partie de la route de Lausanne à St-Maurice, comprise entre le pont de l'*Eau-Froide*, à l'entrée sud de Villeneuve et le point de bifurcation du chemin de Noville, est connue par les habitants de l'endroit sous le nom de *La Monnaie*.

Le long de *La Monnaie* on n'a, au premier plan, que les fossés qui bordent la route et les marais qui sont au-delà.

A certaine saison de l'année, ces grands fossés captivent les regards du piéton par la riche végétation de leurs plantes aquatiques, parmi lesquelles s'étalent, à la surface de l'eau, les magnifiques corolles du nénuphar.

Cette eau renferme une quantité considérable de grenouilles, dont le cri : oueh ! oueh ! vous atteint d'avance et vous poursuit après.

Il paraît que le nom de *La Monnaie*, donné à ce tronçon de route, est vieux, très vieux.

Voici ce que l'on raconte de son origine :

Un montagnard, revenant de Villeneuve, comptait la monnaie qui lui restait en poche

— Tai ! pas mé què sa batze !

— Oueh ! dit une grenouille.

— Ie vé reconta : ion, dou, trâi, quatro, cinq, chî, sa ; pas ion dè plie.

— Oueh ! oueh ! disait la grenouille.

— Sa, tè dio.

— Oueh ! oueh !

— T'ein a meintu.

— Oueh ! oueh !

— Eh bin, tai ! conta tè-mêma, du que te crâi d'ein mé savâi què mè.

Et sur cela, le paysan lance sa monnaie dans le fossé.

C'est dès lors qu'on a donné au tronçon de route, sur lequel s'est passée cette scène, le nom de *La Monnaie*.

Un peu plus haut, c'est *La Bourgogne*. Nous serions curieux de connaître aussi l'origine de ce nom transjurain.

La fête du village.

Chaque année, le mois de mai ramène dans nos villages la fête par excellence, celle des petits et des grands, des jeunes et des vieux, l'*Abbaye*, enfin.

Deux jours de festins, de danses et de coups de fusil, il y a là de quoi faire battre bien des cœurs et mettre en émoi les ménagères et les tireurs, qui s'adressent à l'avance de troublantes questions : « Parviendrai-je à viser juste, ou mes balles iront-elles s'égarer on ne sait où ?.. — Réussirai-je mes beignets et mes gâteaux ?.. Mes filles trouveront-elles des danseurs convenables ?... »

Mais il est rare que tout ne se passe pas à la satisfaction générale ; les coups de carabine ne sont pas toujours heureux, mais l'odeur de la poudre d'une part, les perçants appels des instruments de cuivre d'autre part, ne laissent sur les fronts aucun nuage inquiétant. Partout la gaîté règne ; les maisons elles-mêmes, entourées de jardins fleuris, ont l'air d'être de bonne humeur et les mamans, sans excepter celles qui ont la mauvaise habitude de tout voir en noir, prennent en ce jour leur physionomie la plus aimable. Elles offrent avec grâce de grandes assiettées de bonnes choses aux cavaliers de leurs filles et elles redoublent de douceur envers eux si elles ont quelque espoir de les avoir un jour pour gendres. Il arrive en effet assez souvent que ces petits repas sans conséquence, semble-t-il, sont suivis de bien des repas de noces et de baptêmes.

La table débarrassée, la vaisselle lavée et remise en place, le reste des bricelets mis en lieu sûr, les ménagères peuvent en toute conscience s'accorder un moment de plaisir et aller voir la danse, et cela d'autant plus que leurs maris qui, depuis de longues heures s'acharnent à la conquête de l'un des prix suspendus sous l'avant-toit du stand, commencent à se rapprocher d'elles.

Le pont de danse devient le rendez-vous général ; il n'y manque pas un enfant, pas un grand-père et tous portent envie aux privilégiés auxquels l'âge permet de s'en donner à cœur joie.

A une heure fixée, la coutume le veut ainsi, le cri attendu avec impatience retentit enfin :

« Une danse pour les vieux ! »

Alors une mêlée bruyante et joyeuse se produit. Tous s'élancent, tournent de ci de là, se cognent les uns contre les autres, puis finissent par échouer, essoufflés, contre les barrières, heureusement solides, du pont de danse !

Une danse pour les vieux, c'est la règle ; mais si ceux-ci envahissent avec ardeur la place de danse, ils se montrent fort récalcitrants lorsque vient le moment de rendre ses droits à la jeunesse impatiente.

« Comment, c'est déjà tout ?... N'y aurait-il pas moyen de nous en laisser tourner encore une ? Voyons, ne faites pas tant d'histoires ! »

Il n'y a pas moyen de résister et le président de la Société des « garçons » donne l'ordre désiré : « Encore une pour les vieux ! En avant la musique ! »

Adieu alors les soucis de chaque jour, les tracasseries de la maison, les migraines et les rhumatismes ! les couples tournent dans une mêlée impossible et rien, pas même le vertige et l'oppression, ne calme leur ardeur.

Si le temps n'arrête jamais sa marche, le plaisir ne lui ressemble guère et le moment est bientôt là où les papas et les mamans doivent redevenir sages et obéir aux jeunes qui ne souhaitent que leur départ.

* * *

La nuit est venue depuis longtemps et la fête touche à sa fin. Les vieux, bras dessus, bras dessous, ce qui ne s'est pas vu depuis la précédente abbaye, regagnent la maison. En route, ils font des réflexions ; la danse leur a rappelé de doux souvenirs, et l'épouse remarque que pareilles réjouissances ont le pouvoir étonnant d'attendrir le cœur des maris. Plusieurs d'entre eux n'ont pas oublié que c'est à la fête du village qu'ils firent la conquête de leur compagne ; aussi entonnent-ils joyeusement la chanson :

Te souviens-tu, ma chère, de mes transports brû-
[lants ?
Quand je te dis : « je t'aime », j'avais alors vingt ans ;
J'étais vif, toi coquette, c'étaient là d'heureux jours ;
Le temps que je regrette, c'est le temps des amours !

Et la voix sage de la compagne fait prendre à celle du chanteur un diapason plus modéré : « C'est bon d'avoir de la mémoire, dit-elle, mais il n'est pas nécessaire de se faire entendre de tout le monde. »

* * *

Enfin, tout est terminé ; la musique a cessé ses bruyants accords et le pont de danse reste abandonné dans le silence de la nuit.

Mais dans un an, quand les arbres auront revêtu leur parure de printemps, quand les abeilles feront dans les fleurs leur récolte de miel et que les lilas parfumeront les jardins, on dansera de nouveau, on tirera des coups de fusil, on mangera une foule de bonnes choses et tout le monde sera content.

Que voulez-vous ? c'est la fête du village.

(Une lectrice du *Conteur*.)

Un bal de sourds-muets. — Le mois dernier, le Club des sourds-muets de Saint-Louis (Etats-Unis), pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, a organisé un bal costumé auquel n'avaient été invités que les membres du Cercle et leurs familles. Il se trouvait donc là, le jour de la fête, environ deux cents personnes qui, pour la plupart, causaient entre elles avec leurs doigts ; aussi l'effet était-il des plus singuliers.

Mais quand on s'est mis à danser, le coup d'œil est devenu plus étrange encore. Personne n'allait en mesure, naturellement, et bien des couples continuaient à valser en silence longtemps après que l'orchestre s'était tu.

Vers deux heures du matin, on a passé au buffet pour souper et tout le monde s'est mis gaiement à table, toujours sans mot dire. Cinq minutes après, on n'entendait que le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes.

Monôme de chiens. — Pour protester contre le nouvel arrêté de police signé dernièrement par les autorités de Birmingham et prescrivant de museler tous les chiens de la ville, les habitants ont décidé d'organiser pour le 1er juin une manifestation monstre.

Le clou de cette manifestation sera une promenade en monôme des chiens muselés à travers toutes les rues de Birmingham. Depuis quelques jours, les repétitions ont commencé, et l'on voit par la ville défiler par groupes des centaines de caniches, à la queue leu-leu, sous la conduite de leurs propriétaires.

Et comme on compte au moins trente-cinq mille chiens soumis à l'obligation de la muselière, la manifestation du 1er juin ne laissera pas que d'être assez imposante et significative.

M. de Parville nous donne, dans la revue scientifique des *Débats*, une curieuse et utile recette pour corriger les chiens qui courent après les poules :

Les chiens sont de bonnes bêtes, c'est indiscutable ; mais ils procurent quelquefois bien des ennuis. Il y a le chien trop passionné pour les poules, notamment, qui vous vaut quelquefois des procès désagréables.

Un journal spécial annonce gravement que l'on peut corriger le chien de cette passion coûteuse à son propriétaire. La recette est au moins singulière ; mais on affirme qu'elle réussit. Nous la donnerons tout de même, malgré son caractère excentrique, parce que le seul moyen de savoir ce qu'elle vaut, c'est de l'essayer.

Vous prenez un grand sac dans lequel vous introduisez d'abord le chien récalcitrant... ensuite un vieux coq ou une vieille poule (ne pas se préoccuper de la couleur). On attache le sac à son extrémité, puis on le secoue à droite et à gauche, le plus que l'on peut ; on le roule, on le brasse, on le bouscule, on le jette en l'air, on joue à la balle avec lui, on lui donne des coups de pied ; on termine en jetant un seau d'eau sur le tout.

Au bout de dix minutes de ce traitement, le chien, qui n'en peut mais, s'imagine qu'il doit cette mésaventure à la poule ou au coq. Il en garde un tel souvenir qu'il ne veut plus voir en face le moindre gallinacé. Nous le croyons très volontiers.

Nettoyage des carafes. — Nous avons déjà indiqué plusieurs moyens. En voici un mis en pratique, toujours avec succès.

Les carafes dans lesquelles séjourne habituellement de l'eau sont marquées intérieurement, au bout d'un certain temps, de cercles blanchâtres dus à des dépôts calcaires. Un simple rinçage, si énergique qu'il soit, ne parvient pas à les faire partir. Quelques gouttes d'esprit de sel ajoutées à l'eau de lavage, plus ou moins suivant l'épaisseur des incrustations, suffisent pour rendre au cristal toute sa pureté. L'esprit de sel est un produit bon marché qu'on trouve dans toutes les drogueries.

Epitre à ma moitié.

Je vois la moitié du monde
Se moquer de l'autre moitié ;
J'entends la moitié du monde
Se plaindre de l'autre moitié ;
On sait que la moitié du monde
Aime et trahit l'autre moitié ;
Et moi, seul au milieu du monde
Dont je méprise la moitié,
Dédaignant les caquets du monde,
Dont je ne crois pas la moitié,
Je veux être, en dépit du monde,
Toujours fidèle à ma moitié.

Anniversaire du mariage. — A titre de curiosité, nous donnons ci-après les différentes appellations des divers anniversaires du mariage :

La 1re année, noces de coton ;
2e — noces de papier ;
3e — noces de cuir ;
4e — noces de bois ;
7e — noces de laine ;
10e — noces d'étain ;
12e — noces de soie ;
15e — noces de cristal ;
20e — noces de porcelaine ;
25e — noces d'argent ;
30e — noces de perles ;
40e — noces de rubis ;
50e — noces d'or ;
75e — noces de diamant.

Solution de l'énigme du 1er mai : *Chemin.* — Ont répondu juste : MM. Gaud, Lausanne ; Jaquier, à Bussy ; E. Bastian, à Forel ; Pelot, Bioley-Orjulaz ; Delessert, à Vufflens-le-Château ; Nicole, à Collombier s/Morges ; Mmes Schmidt et Orange, à Genève. — La prime est échue à M. A. Nicole, à Collombier s/Morges

Problème.

Un mathématicien assez retors propose le problème suivant :

« Sur une bande de carton, il s'agit de coller un ruban non interrompu, sur toute la longueur et des deux côtés de la bande de carton, sans que le ruban passe sur la tranche, soit épaisseur du carton. »

Voilà de quoi occuper nos lecteurs durant un dimanche pluvieux.

Fête de lutteurs. — Les concours qui auront lieu dimanche, place de la Riponne, sous les auspices de la Société des Amis-Gymnastes, comprennent : la lutte suisse, la lutte libre, le jet de pierre, le saut à la perche et le saut combiné. Ces trois derniers concours auront lieu le matin dès huit heures. La lutte, où se portera le grand intérêt de la journée, commencera à 1 heure. — Un grand nombre de lutteurs sont inscrits, et, parmi eux, quelques-uns des meilleurs de la Suisse romande.

Opéra. — La représentation sur notre scène de l'*Attaque du Moulin* a été pour les amateurs de musique un petit événement. Nous n'avons qu'à féliciter le Comité du théâtre de nous avoir procuré l'occasion d'applaudir un artiste aussi distingué que M. Soulacroix et d'apprécier la belle partition de Bruneau, qui marche au succès sur les traces de Bizet, Wagner et Reyer. Au premier acte, le public nous a paru rester un peu froid et éprouver quelque difficulté à s'assimiler un genre auquel il n'est pas encore habitué. Mais, dès le second acte, l'action s'accentuant dans des scènes émouvantes, auxquelles le compositeur a adapté avec infiniment de verve et d'inspiration dramatique une musique superbe, la salle en a dès lors saisi toutes les beautés qu'elle a soulignées par de chauds applaudissements.

* * *

Demain, dimanche, les **Mousquetaires au couvent**, charmante opérette, dont l'entrain, la gaîté et une musique bien assortie lui ont valu un long succès. — Musique de Varney.

En Angleterre, un avocat, très petit de taille, parut un jour devant une cour de justice en qualité de témoin. Un des juges, de grandeur gigantesque, lui demanda quelle était sa profession.

— Avocat, répondit-il.

— Quoi ! vous êtes jurisconsulte ! Comment donc ! Je pourrais vous mettre dans ma poche !

— Sans doute que vous le pourriez, et si vous le faites, vous aurez plus de savoir dans votre poche que dans votre tête !

EN SOUSCRIPTION

pour paraître prochainement, en brochure :

AU BON VIEUX TEMPS DES DILIGENCES

Deux conférences données à Lausanne

par **L. MONNET.**

PRIX : 1 FR. 25.

On peut souscrire, dès aujourd'hui, au **Bureau du CONTEUR VAUDOIS**, à Lausanne, ou **par carte correspondance.** — La brochure sera envoyée en remboursement par la poste.

Le sujet traité dans ces conférences n'intéresse pas seulement Lausanne, comme on a pu le croire, mais notre canton en général.

IL NOUS REVIENT de divers côtés que plusieurs maisons de commerce suisses sont victimes de personnes peu scrupuleuses qui se servent de leur catalogue pour vendre au public, surtout à la campagne, des marchandises de dernier choix.

Une de celles qui ont le plus à souffrir de ce procédé, est la **Maison COMTE**, fabrique de meubles, **Boulevard Helvétique, Genève.** La confiance que cette maison s'est acquise depuis quelques années dans toute la Suisse, et les prix si avantageux portés sur son catalogue, la désignaient tout naturellement à ces exploiteurs.

Aussi, pour éviter le retour de ces agissements, Monsieur Comte prie instamment sa clientèle et le public de s'adresser directement à sa maison, car il n'emploie aucun intermédiaire.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.